

© Atelier d'Architecture Pierre Hebbelinck

Quand les relations deviennent formes

Entretien avec Pierre Hebbelinck

par Richard Scoffier, le 6 janvier 2022

À Liège, au-dessus d'un rond-point et d'un grand axe routier, je m'engage sous un ciel gris dans une longue rue où d'anciens pavillons d'ouvriers s'alignent à perte de vue. C'est là, en réunissant trois constructions en briques acquises au fil du temps, que Pierre Hebbelinck a installé son agence et sa maison d'édition. La grande cuisine-réfectoire qui s'ouvre sur une cour pavée de plaques d'acier Corten donne le « la » de l'ambiance familiale qui règne ici. Autour d'elle viennent se disposer les différents espaces de réunions et de travail : en sous-sol, les archives et la matériauthèque ; au rez-de-chaussée, les bureaux, la salle de réunion, la réserve de la maison d'édition et l'atelier maquette. Tandis qu'à l'étage, les anciennes chambres sont désormais occupées par les collaborateurs qui, au téléphone et devant leur écran, s'affairent parmi les livres, ouverts sur les tables ou méthodiquement rangés sur des murs d'étagères...

D'A : POUVEZ-VOUS REVENIR SUR VOTRE PARCOURS ?

Je suis issu de la petite bourgeoisie de la couronne bruxelloise, une région riche qui se trouvait à cette époque dans une conjoncture très favorable. La société des années 1950-1960 était plongée dans une sorte d'adolescence. Tout semblait possible, la guerre était derrière nous et nous oubliions les malheurs comme les réalités du monde...

J'ai vécu une enfance heureuse dans un contexte d'incroyable liberté. Et j'ai eu la chance de faire des études secondaires dans une institution catholique très ouverte sur le monde qui mettait à la disposition des élèves les moyens de se développer sans contrainte.

J'étais un premier de la classe mais, après le bac, je n'ai pas voulu suivre immédiatement une formation universitaire. J'ai préféré m'engager dans la vie active pour trouver une indépendance financière et prendre un peu de recul, notamment par rapport à mes parents...

D'A : POURQUOI CES HÉSITATIONS ?

J'avais très peur de monter dans un train et de me tromper de destination. Je m'intéressais à mille choses : l'astrophysique, le droit, la médecine, la sociologie, la psychologie. Tout ce qui était du domaine de la science, du social et de la technique... J'ai cherché du travail et j'ai trouvé à Liège un poste de publiciste dans une entreprise qui fabriquait des pompes à chaleur. Puis j'ai été apprenti boulanger. Mes amis de Bruxelles sont venus me rejoindre et nous avons fondé une communauté, comme cela se faisait à l'époque quand on voulait vivre

autrement. Un milieu qui favorisait les rencontres, comme celle de Henk De Smet qui fondera plus tard l'agence De Smet Vermeulen à Gand. Il était un peu plus âgé que moi et il suivait des études d'architecture. En discutant avec lui j'ai entrevu le potentiel de cette discipline. J'ai compris en m'engageant dans cette voie que je pouvais soigner les gens en m'occupant de leur espace vital et être en prise avec les problèmes sociaux, tout en restant attentif aux dernières innovations techniques...

D'A : DANS QUELLE ÉCOLE ÊTES-VOUS ALLÉ ?

En Belgique, avant que tout ne soit nivelé par le système universitaire, les écoles architecture étaient soit liées aux villes – comme les instituts supérieurs d'architecture Victor-Horta à Bruxelles et Lambert-Lombard à Liège –, soit liées directement à l'État, soit des écoles libres, la plupart d'obédience catholique comme Saint-Luc...

Voulant rester à Liège pour des raisons personnelles, je me suis inscrit à Saint-Luc. Où j'ai rapidement acquis les outils nécessaires pour dessiner un projet. Un enseignement axé sur la question de la forme architecturale, qui considérait le programme et le contenu comme subsidiaires... Mais après mon passage dans la vie active, j'étais mal à l'aise avec mes camarades qui sortaient du lycée et vivaient toujours chez leurs parents. Une situation qui au bout de deux ans s'est révélée intenable et m'a incité à changer d'établissement.

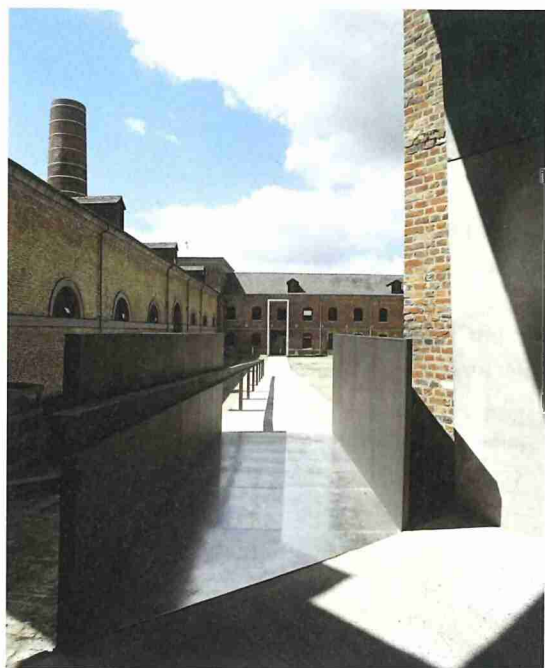
Je suis donc allé à Lambert-Lombard, une école moins élitiste, plus technique et plus en prise avec le monde réel. Changement total d'ambiance : le tiers de la population étudiante était d'origine maghrébine ou portugaise et devait souvent travailler après les cours pour financer ses études, malgré des frais de scolarité assez bas. Ce qui n'excluait pas un très grand engagement dans l'apprentissage de l'architecture. Là, je me suis senti totalement en phase avec cette vive volonté de s'instruire. Très différente de celle que j'avais rencontrée à l'école catholique, une école d'excellence où les étudiants, qui étaient recrutés dans des lycées très élitistes, savaient déjà tout avant même de commencer...

D'A : ET QU'AVEZ-VOUS APPRIS DANS CE NOUVEL ÉTABLISSEMENT ?

J'ai appris à réfléchir avant de parler, à travailler en commun. Un de nos professeurs, G. Cipler – je tiens à citer son nom –, considérait la salle de TD comme un atelier de travail collectif où chacun se rendait entre les cours pour poursuivre ses projets. Mais il avait surtout posé un cadre réglementaire

« J'ai compris en m'engageant dans cette voie que je pouvais soigner les gens en m'occupant de leur espace vital et être en prise avec les problèmes sociaux »

Contre : le long volume
nc du musée d'Art
derne et contemporain
ACS) vient s'insinuer
1994 dans le Grand-
nu, une cité industrielle
classique conçue en 1831
Bruno Renard, un élève
Charles Percier.

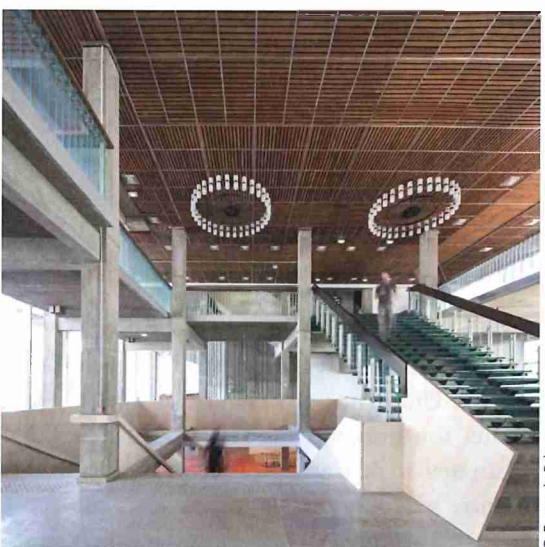


© Alain Breyer

Contre : l'Espace des
de Chalon-sur-Saône
en 2018 (avec Heleen
et Mathieu Berthelot).
cienne Maison de la
ure brutaliste réalisée par
iel Petit en 1971 retrouve
aura et gagne surtout
apport direct avec sol.
ocle parking du rez-de-
sée est retiré et la dalle
remier étage découpée
scie pour mieux ouvrir
and hall sur la ville.



© François Brix



© François Brix

qui permettait les confrontations et les échanges entre des étudiants venant de milieux sociaux et culturels très différents. Des liens très forts se sont ainsi tissés entre nous. Quand je partais en vacances, je prenais ma Dyane et j'étais accueilli chez mes camarades au Portugal. Le vrai moteur, c'étaient nos rencontres, nos discussions, nos solidarités : à des années-lumière du néolibéralisme et de l'esprit de compétition qui règnent aujourd'hui dans la plupart des établissements du monde entier... À Saint-Luc, j'ai appris à m'abstraire de certaines contingences pour mieux projeter, tandis qu'à Lambert-Lombard, j'ai commencé à travailler à bras-le-corps avec toutes les composantes de la réalité.

D'A : QU'AVEZ-VOUS FAIT APRÈS VOTRE DIPLÔME ?

J'avais très envie de construire et j'ai accepté la première commande que l'on m'a proposée : une cheminée pour un particulier. Je me suis inscrit à l'Ordre des architectes et je me suis installé à mon compte. J'étais très peu payé, mais c'est un travail qui m'a réellement passionné. J'ai réalisé de nombreux prototypes, j'ai collecté des matériaux, la matériauthèque que vous avez visitée a commencé à prendre forme dès cette époque. Je suis resté pendant six ans à avoir une activité proche de la prestation de services pour mes amis et leur entourage, mon chiffre d'affaires était si bas que je n'étais pas imposable... La rue de l'Académie, par où vous êtes arrivé jusqu'ici, était en train d'être éventrée et, la nuit, j'allais en voiture récupérer sur les chantiers les parquets en chêne pour me chauffer. Mais de fil en aiguille, j'ai obtenu des commandes de plus en plus importantes et enfin une maison. Cette période a été essentielle pour la suite. Elle m'a permis de définir une méthodologie : chaque élément de l'architecture devenait une fin en soi. Une cheminée, un châssis de fenêtre était le prétexte à un travail de fond sur l'espace et l'usage, un travail qui ne sortait jamais du budget souvent très faible de mes clients...

D'A : VOTRE PREMIÈRE MAISON ?

Celle de ma sœur, mais six mois plus tard on m'en commandait déjà une autre et je me rappelle encore le grand sentiment de liberté qui m'a envahi à ce moment-là. Après m'être appliqué pendant toutes ses années à développer le potentiel architectural des membres dispensés d'un édifice, je pouvais enfin m'occuper d'un corps entier... J'étais enivré par toutes ces questions qui se posaient et se superposaient. J'ai pu mener à bien ces chantiers et d'autres de plus en plus importants par la suite grâce à tous ces petits travaux dans lesquels je m'étais engagé précédemment et qui m'ont fait comprendre l'importance du contingent. En réfléchissant, je pense avoir eu de la chance de ne pas avoir obtenu tout de suite une grosse commande

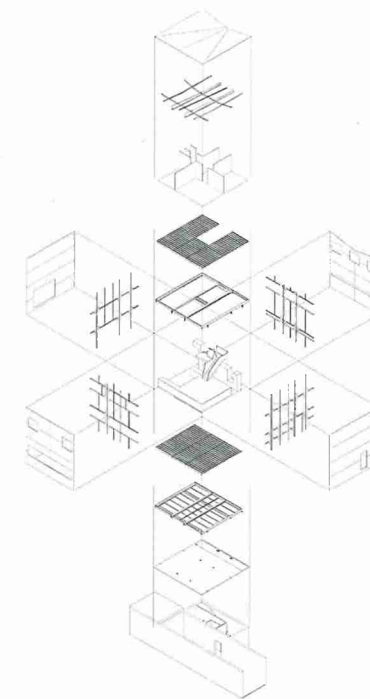
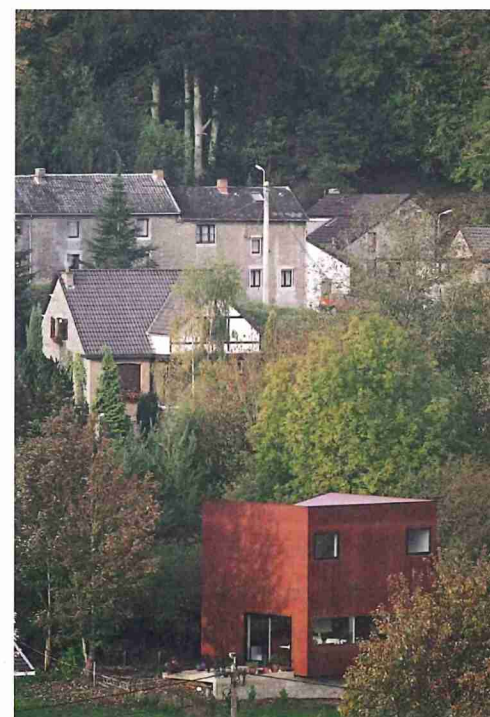
« J'ai choisi d'employer ce matériau [le Corten] parce qu'il était à ma disposition, et c'est lui qui a ensuite fixé les règles qui nous ont permis de réaliser le projet »

La maison Dejardin-Hendricé (2004).

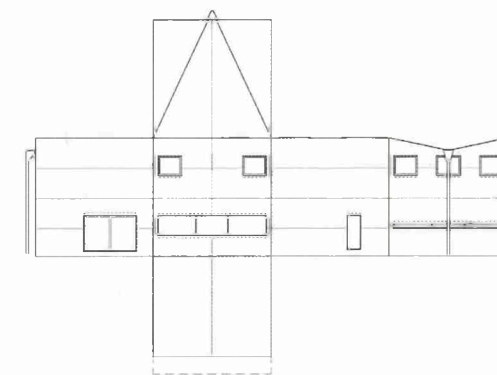
En haut : le cube de Corten posé à flanc de colline et, à droite, l'isométrie éclatée.

Au milieu : à gauche, la maison juchée sur son socle en béton. À droite, les plaques de métal fabriquées en 15 secondes, qui ont été ensuite montées à l'aide d'une grue en 7 heures.

En bas : l'intérieur équipé et un développé des six faces du cube.

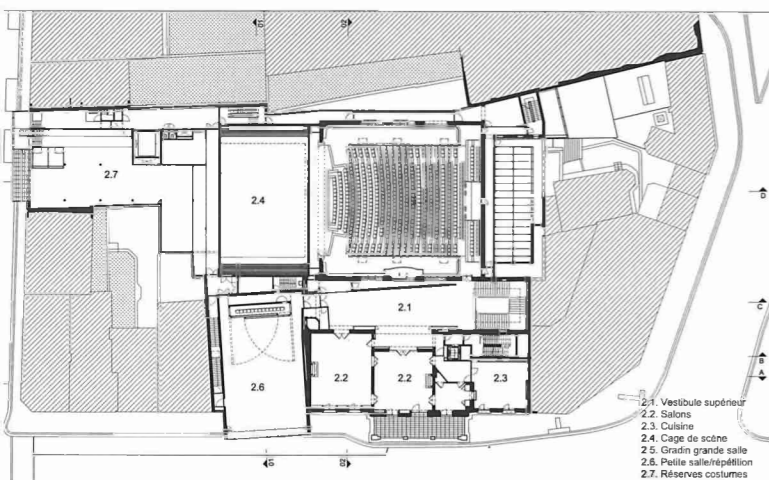


© photos : Marie-Françoise Plissart





© Marie-Françoise Plissart



La restauration et l'extension du théâtre de Liège (2013).

En haut, à gauche : coupe sur la grande salle.

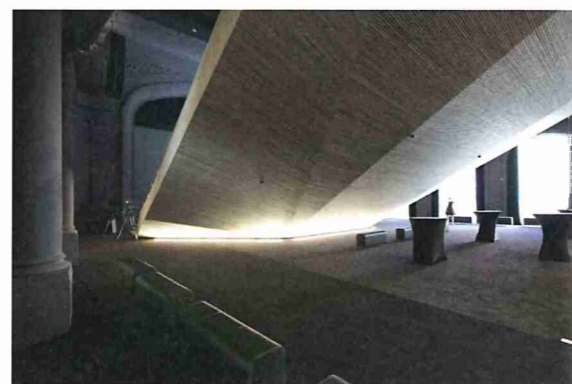
En haut, à droite : le nouvel

amphithéâtre vient se glisser comme une main dans cette ancienne salle à l'italienne.

Au milieu, à gauche : la façade classique de l'ancien théâtre et le cristal de la salle polyvalente.



© François Brix



© Marie-Françoise Plissart



© Marie-Françoise Plissart

Au milieu, à droite : le dos de la main ouverte, qui sort du sol pour accueillir les spectateurs.

En bas, à gauche : les plans et les extensions tentaculaires qui s'immiscitent dans les

interstices de l'ilot urbain pour trouver de nouvelles connexions avec la ville.

En bas, à droite : la salle polyvalente.

qui aurait pesé sur mes épaules. J'ai pu avancer pas à pas, j'ai pu évoluer à mon rythme dans la connaissance des matériaux et de leur mise en œuvre...

D'A : VOTRE RÉFLEXION SUR LES MATÉRIAUX SEMBLE VOUS AVOIR RAPIDEMENT AMENÉ À TROUVER DES ALTERNATIVES AU TOUT BÉTON...

Le béton, c'est une matière universelle qui rend compte d'une économie globale. Cependant son hégémonie reste beaucoup moins importante en Belgique qu'en France, où des consortiums extrêmement puissants dominent le marché de la construction, ce qu'a parfaitement compris quelqu'un comme Rudy Ricciotti par exemple... Chez nous la culture du béton existe mais les possibilités d'emprunter d'autres voies sont très nombreuses. Je suis toujours très attentif à ce que les matières peuvent produire en termes de sensation, de fiction. Et lorsque j'en trouve une qui peut traduire mes intentions, j'enquête sur les artisans qui savent la mettre en œuvre, je vais les voir, je les invite à l'atelier pour discuter. Et enfin je monte une équipe dans laquelle ils ont toujours leur mot à dire... Comme au théâtre de Liège avec les entreprises qui ont réalisé le vitrage rainuré qui joue avec la lumière ou le linoléum naturel.

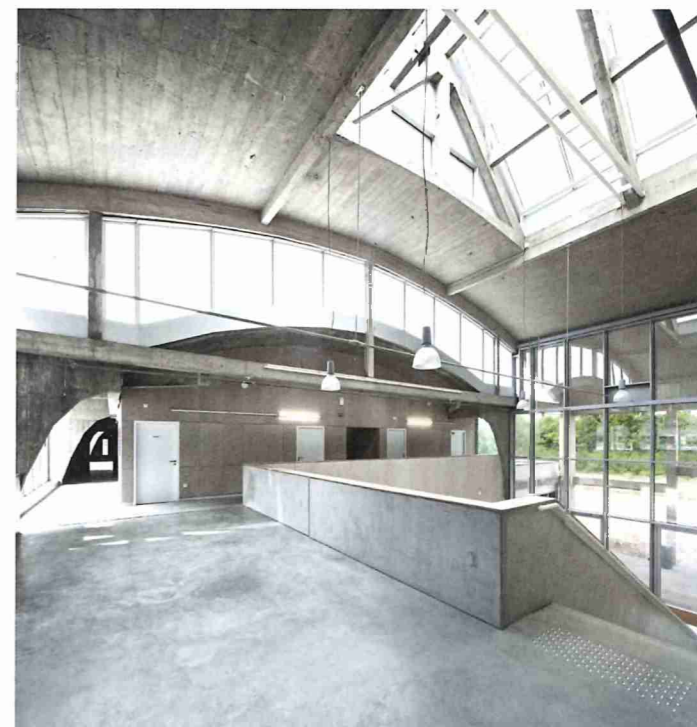
D'A : COMMENT VOUS EST VENUE L'IDÉE DE RÉALISER UNE MAISON EN CORTEN ?

Je devais faire une petite maison pour un jeune couple avec deux enfants dans les Ardennes, dans un paysage vallonné traversé par une rivière. Une région très marquée par le déclin de la sidérurgie. Mon client avait très peu de moyens, mais son père possédait une aciérie et j'ai rapidement compris tous les bénéfices que je pouvais tirer de cette situation. J'ai d'abord imaginé un cube composé de plaques d'acier soudées : une figure géométrique qui après la sphère permet un maximum de volume pour une enveloppe minimale.

J'ai choisi le Corten parce qu'il ne demande aucune finition et que très peu d'entretien. Puis pour sa mise en œuvre j'ai collaboré avec un pôle de recherche de l'université de Liège et un institut parisien dont les ingénieurs venaient en train pour voir comment réduire au maximum le temps de fabrication et de montage. Ainsi les plaques d'acier ont-elles été produites en quinze secondes et le montage a-t-il effectué en moins de sept heures.

Mais tout cela n'était absolument pas mon objectif de départ. J'ai choisi d'employer ce matériau parce qu'il était à ma disposition, et c'est lui qui a ensuite fixé les règles qui nous ont permis de réaliser le projet. À terme, ce processus a permis la réalisation d'une habitation extrêmement économique, un prototype expérimental qui a su attirer l'attention de la filière métal...

« Je suis toujours très attentif à ce que les matières peuvent produire en termes de sensation, de fiction »



© photos : François Brix



Centre culturel de Montataire (2018), avec Heleen Hart et Mathieu Berthelot.

En haut : les halles historiques des frères Perret, qui forment un exosquelette dans lequel coulisent les nouveaux volumes programmatiques en parpaings.

Au milieu : la mezzanine du grand hall et sa voûte en béton échancrée de manière à libérer une cascade de lumière.

En bas : le détail de la structure méticuleusement restaurée qui porte toute la signification du bâtiment.



© Matthieu Litt



D'A : QUEL EST VOTRE RAPPORT À LA RECHERCHE ?

Dans chaque projet je définis un axe de recherche, qui peut consister soit à créer un produit nouveau soit à détourner un produit existant, soit à trouver des mises en œuvre innovantes...

Au théâtre de Liège, par exemple, nous avons positionné les radiateurs à ailettes non à proximité du sol, mais en hauteur près des plafonds à la fois pour libérer les murs de leur emprise et pour les protéger des chocs. Le maître d'ouvrage et les entreprises se sont d'abord opposés à cette idée, parce que la chaleur monte. Mais j'ai immédiatement pris contact avec les fabricants de radiateurs à ailettes européens. L'un d'eux, qui en avait déjà placé en hauteur, m'a fourni des abaques prouvant que cette position n'avait que peu d'incidence sur les émissions de chaleur.

Ainsi un radiateur en hauteur chauffe, alors qu'un radiateur bas devant lequel on pose un panneau chauffe moins. Il ne chauffe plus du tout si un charriot vient l'emboutir et le met hors d'usage. De plus le travail des chauffagistes devient plus visible et peut être réévalué, une chose très importante sur un chantier...

D'A : VOUS AVEZ DÉVELOPPÉ UNE DÉMARCHÉ TRÈS SINGULIÈRE, POURQUOI NE PAS AVOIR CHERCHÉ À LA TRANSMETTRE EN ENSEIGNANT DANS UNE ÉCOLE D'ARCHITECTURE ?

Un enseignement régulier dans une école m'aurait demandé un engagement qui serait venu concurrencer celui que me demande quotidiennement mon atelier. Il m'aurait empêché d'aller aussi loin dans mes expérimentations sur la matière.

C'est une chose qui m'aurait sans doute permis de prendre du recul, de clarifier mes pensées, de mieux formuler mes idées... Mais je me suis positionné autrement et je ne regrette pas ma décision. Ce qui ne m'empêche de donner des conférences dans les écoles, de participer à des workshops et à des universités d'été dans toute l'Europe.

Par contre je transmets à travers mon activité d'éditeur. En fabriquant mes livres, en lisant des manuscrits et en aidant les auteurs à mieux formuler leurs idées pour être mieux entendus...

D'A : POURRIEZ-VOUS REVENIR SUR VOTRE ACTIVITÉ D'ÉDITEUR ?

J'ai créé les Éditions Fourre-Tout pour parvenir à faire connaître ce qu'est vraiment le travail d'un architecte sous tous ses aspects. C'est une activité qui reste très proche de mon activité principale. Quand j'édite un livre, je fais d'abord un casting. Je monte une équipe avec très peu de moyens parmi mes amis qui apportent leur expertise afin d'assurer la relecture et la correction des manuscrits. Très souvent, je publie des réflexions d'architectes qui n'avaient pas été écrites pour être publiées : des notes, des journaux...

D'A : ON VOUS SENT TRÈS PROCHE DE LA LITTÉRATURE.

Oui, je m'éloigne de plus en plus du visible pour aller vers le narratif. Je suis de moins en moins intéressé par les arts plastiques. Pourtant, pendant le XX^e siècle, des rapports très étroits se sont établis entre ces deux disciplines, comme en témoigne notamment l'aventure du Bauhaus. Mais je me sens beaucoup plus proche des auteurs, des gens qui écrivent. La plupart des architectes sont souvent fascinés par les images. Comme s'il y avait une exigence à produire les représentations les plus stupéfiantes possibles... Un mouvement porté par internet, les réseaux sociaux et les revues web. De même, le système des concours renforce cette hégémonie.

Je cherche à minimiser le plus possible tout ce qui a trait à la vue. Si je prends encore l'exemple du théâtre de Liège, je me suis appuyé sur les artisans et les entreprises, sur leur savoir-faire ainsi que sur les mille métiers du théâtre – de l'éclairagiste au régisseur, de la couturière à l'actrice – qui allaient occuper les lieux... Je me sens plus un auteur qu'un artiste. Je me sens plus proche de l'écrivain qui utilise l'espace pour mettre en scène ses personnages que de l'artiste qui se cantonne dans une certaine radicalité. Comment à travers le roman on parvient à une certaine vérité humaine... Je me sens plus proche de ce qui fait la substance de la littérature que de tout ce que les arts plastiques me proposent.

D'A : VOUS AVEZ BEAUCOUP INSISTÉ SUR LE CASTING PENDANT NOTRE ENTRETIEN...

Permettez-moi de revenir à la littérature : beaucoup d'auteurs que je connais travaillent avec des spécialistes de différents domaines avant de commencer à écrire. Oui, le choix des collaborations est pour eux extrêmement important.

C'est ce que je fais avec un certain plaisir deux fois par semaine lorsque je consulte les appels d'offres pour les concours publics. Une activité considérée comme fastidieuse par la plupart de mes confrères, mais que je ne délègue pas et que je prends très au sérieux : un travail administratif n'a rien d'administratif... Le dossier de candidature est pour moi un véritable projet de vie à travers lequel je m'engage à faire certaines choses pendant un certain temps. Il me permet de revenir sur mon passé – puisque je dois présenter des bâtiments réalisés – et de me projeter dans l'avenir, puisqu'il faut constituer une équipe, contacter des personnes compétentes avec lesquelles j'ai envie travailler. D'ailleurs je présente toujours plus de cotraitants que ne m'en impose le règlement. C'est sans doute un des moments les plus exaltants de ce métier, le moment où l'on entrevoit des questions nouvelles que l'on va se poser et où se bousculent des perspectives de rencontres, de discussions et de débats... ■

« Je m'éloigne de plus en plus du visible pour aller vers le narratif. Je suis de moins en moins intéressé par les arts plastiques »

« Je me sens plus proche de l'écrivain qui utilise l'espace pour mettre en scène ses personnages que de l'artiste qui se cantonne dans une certaine radicalité »



© Atelier d'Architecture Pierre Hebbelinck

Page de gauche : projets Meusinvest et Noshag (2014-2022). Transformation et extension de plusieurs constructions du centre de Liège en bureaux et sièges sociaux d'entreprise. En haut : plan du rez-de-chaussée.

Au milieu : le grand escalier commun et ses volées en acier plié et soudé. Celles-ci sont suspendues à la structure métallique existante dégagée de son remplissage de briques.

En bas : coupe.

Ci-dessus : parutions des Éditions Fourre-Tout.